

Courier et Béranger fournissent des rapprochements intéressants, soit que l'on considère en eux l'homme privé, l'écrivain ou l'homme politique. Tous deux sont nés dans le peuple et n'ont point voulu en sortir. Soldat par hasard, écrivain par goût, paysan (comme il s'appelle lui même) par tactique, Courier est toujours resté *Paul-Louis*, nom qu'il a illustré et dont il aimait à se parer, car ce nom prouvait qu'il n'était rien, et pour lui c'était beaucoup ; il fut soldat parcequ'alors tout le monde l'était, mais artiste et savant avant tout, il fit la guerre sans l'aimer. Dans sa campagne d'Italie, il ne s'occupe guère des plans de batailles, de conquêtes à étendre ou à assurer, mais, en revanche, il est fou de manuscrits, de tableaux, de statues ; son courage est grand, téméraire même, mais ce n'est point la valeur du soldat, c'est bien plutôt la tranquillité du philosophe dont la peur de la mort ne saurait triompher ; le danger ne l'éivre ni ne l'attire, mais il lui semble que pour l'Hermaphrodite ou la Vénus de la Villa Borghèse on peut bien braver un coup de stylet. Il ne s'occupe guère de fonder des dynasties, il en rit même assez volontiers (autant qu'on pouvait rire dans ce temps là) ; s'il prend l'Italie, c'est qu'il veut la voir ; ce singulier conquérant rendrait volontiers sa conquête après l'avoir parcourue et visitée en tous sens. Pour lui, c'est un livre qu'il emprunte, un peu brutalement, il est vrai, qu'il étudie et rendrait volontiers à ses maîtres quand il le sait par cœur : « Nous triomphons en courant, écrit-il, et ne nous sommes encore arrêtés qu'ici où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume assez lestement conquis et vous devez être contente de nous. Mais moi je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je n'y joins la Sicile. Ce que j'en dis est pour soutenir mon rôle de conquérant ; car, entre nous, je me soucie peu que la Sicile, paie ses taxes à Joseph ou à Ferdinand, là dessus j'entrerais facilement en com-